



Massacan réalisé par Jason Girard et Romain Escuriola

Le spectateur assiste au terrible meurtre d'un ancien champion de pétanque. La victime n'est jamais vue si ce n'est sa main qui dépasse d'un épais tissu enroulé autour d'elle. Tout est dans l'infime. À l'inverse des schémas caricaturaux et des bains de sang quotidiens du cinéma d'aujourd'hui, ces deux réalisateurs revisitent les codes du film noir.

Le climat glacial de cette lumière blanche et crue, ainsi que ce chiffon jaune ou le rouge ne cesse de croître après chaque boule essuyée sont des éléments qui ne trompent pas le spectateur. L'intérieur n'est guère plus chaleureux si ce n'est par ces tons orangés ; mais la musique, elle ne trompe pas. La chanson de Dalida ne cesse de se distorsionner. À cela s'ajoute, le verre renversé, la chaussure au milieu du chemin vers la porte d'entrée. Un conflit a eu lieu et une terrible goutte de sang ne laisse que présumer la suite terrible des événements à venir.

Les indices se multiplient dans cet intérieur. Un article découpé de journal fait écho au succès passé de ce joueur de pétanque à l'œil pansé. Coupes et trophées sont autant d'éléments qui témoignent de la gloire antérieure de ce joueur. Dans le miroir, une petite photo de lui et de sa femme nous révèle l'identité de la victime que nous découvrons par la suite à l'extérieur.

Rien n'est évident, c'est comme si le spectateur devait faire l'enquête. Les deux réalisateurs parsèment des indices et des pistes. Le climat de ce film est froid et la voix de Dalida ainsi que le gémissements de la victime contribuent à l'horreur de ce meurtre calculé par ce roi sans divertissement qu'est devenu ce joueur de pétanque à la retraite.

Ce film présente un homme qui a perdu tout sens à sa vie affadie et qui bascule vers l'innommable, le crime prémédité. Car ce n'est pas seulement de tuer qui plaît aux Massacan, c'est de mettre en scène. Une adaptation du roman de Jean Giono, un roi sans divertissement mettait déjà l'accent sur la psychologie de ces rois meurtriers qui n'ont pour seul plaisir que de faire couler le sang. De même chez Jean Giono, l'assassin multiplie les indices aussi infimes soient-ils car cela fait parti de son jeu, terrible divertissement qu'est le meurtre.

Le meurtre paraît absurde mais il ne l'est pas pour l'assassin. Il apporte une grande satisfaction et c'est avec sang-froid que le Massacan s'en va d'un pas assuré dans ce paysage héraultais de vignes et de fumée causé par un incendie éteint au loin par cet été meurtrier sur ce lever de soleil.

Un mouvement de caméra finale qui renverse l'image apporte une note surnaturelle aux gestes de l'assassin. De même, ce cercle dans la cendre froide tracée par le Massacan renvoie à la

symbolique du passage, et ici plus particulièrement à celle du basculement dans le crime et dans l'irrationnel. Ce cercle filmé en plan rapproché insiste et met en évidence l'indice terrible que le Massacan va recommencer.

Les deux réalisateurs sont cohérents du début à la fin et transforme le spectateur en véritable enquêteur. Malheureusement le spectateur reste spectateur et son mal-être n'en est que plus fort car ce court-métrage appelle une suite inévitablement. Ainsi les deux réalisateurs pensent à une série, le spectateur sera confronté de nouveau à ce sentiment d'impuissance face à l'assassin.

Réussiront-ils le pari de nous tenir en haleine comme a su le faire David Lynch dans sa série Twin Peaks? L'influence paraît certaine dans cette ouverture vers l'irrationnel et tenait chaque spectateur en haleine au prochain épisode.

Comment ne pas voir le lien avec la pensée d'Albert Camus, l'homme est perdu et en proie au drame de l'existence, lui aussi pouvant succomber à la folie du crime.

Il m'apparaît des suites tout à fait plausibles pour ce court-métrage. Je ne serais guère surprise de découvrir un enquêteur comme dans Un roi sans divertissement jeune et confronté à la psychologie du meurtrier de même qu'on retrouve ce type de personnage dans la série Twin Peaks avec Dale Cooper, lui aussi jeune et devant entrer dans la psychologie du meurtrier pour résoudre le crime. Ces deux enquêteurs pour comprendre la folie du meurtrier ce risque au basculement de leur propre personne. Là où l'oeuvre de Jean Giono ne flirte qu'avec l'irrationnel, chez David Lynch elle tient le suspens par le surnaturel. L'ingrédient qui différencie ces deux œuvres, le surnaturel fait que le long-métrage devient transposable en série chez Lynch.

Barreteau Brigitte, analyse filmique.

